

Tant de Silences.. !

Par Philippe De Riemaecker

Extrait



Le sol est glacé. La neige commence à tomber alors que, jusqu'à ce début février, un climat de printemps nous avait presque fait oublier que l'hiver peut frapper jusque loin dans l'année.

Je roule depuis des heures. Vent, brouillard, pluie, brouillard, neige, brouillard...

Les vibrations du moteur ont tendance à m'endormir. Je lutte contre le mouvement de l'aiguille des secondes. Je lutte contre le temps qui, toujours, prend de l'avance et risque de me voler l'une des seules choses pour laquelle je lutterais jusqu'à donner ma vie. A gauche, une douleur lancinante me coupe le souffle. Ce matin, vers les quatre heures, sous le manteau de la nuit noire, j'ai glissé. Mon PC s'est écrasé sur le sol, je me suis écrasé sur le PC, là, juste sur le coin. Ce fut bref, fulgurant... Mon corps a hurlé sous la violence du choc. J'ai voulu me redresser. Trop mal, besoin de reprendre mon souffle. Vite, il faut réagir ! Le froid est dangereux, la montagne le sait mais la douleur empêche tout mouvement. Mon GSM ? A quoi bon, il n'y a pas de signal... L'antenne qui couvre le village a été détruite par des militants pour des raisons que je ne connais pas, des raisons qui m'empêchent d'appeler les secours. J'ai froid, j'ai mal, je n'ai pas vraiment peur. Puis, lentement, à mouvements calculés, j'arrive à me remettre sur pied.

Les poubelles... fermer et purger l'eau... Le frigo, ne pas oublier de le vider, ne pas oublier de couper le courant.

La neige à présent couvre le paysage. Les balais d'essuie-glaces ont commencé leur chorégraphie, essayant tant bien que mal de chasser le blanc qui empêche le regard. Il faut avancer, inlassablement, sans perdre de temps. Ils m'attendent, il m'attend...

.

En symbiose avec la foule qui les entoure, Jahangir et Shannaz se tournent en direction de la « qibla » et s'ouvrent à la prière. *« Prie aux deux extrémités du jour et aux premières heures de la nuit. Les œuvres pies dissipent les péchés. Voilà un rappel pour ceux qui se souviennent. »*

La foule se prosterne, la foule se redresse. Pas un qui ne se soustraie à l'accomplissement de son devoir, car même s'il le voulait, il ne l'oserait pas. En Iran, si la foi sauve les âmes, le manque d'exubérance conduit à l'échafaud. Toujours, et partout, le regard du régime épie les gestes de la population, et ce regard est prêt à fondre sur le moindre manquement.

La religion, cet extraordinaire message d'espérance apporté au monde et à ceux qui le servent, comme un fait étrange devient l'outil de l'intolérance et de l'intolérable. Là où le prêche nous parle de vie, ceux qui le servent essaient la mort. Ce n'est pas une nouveauté, rien d'original en soit, l'histoire ne l'a-t-elle pas si souvent démontré ? Alors quoi ? Le genre humain n'apprendra-t-il jamais que, agissant ainsi, il rend hommage à ce qu'il prétend ne pas servir, je veux dire le mal. Satan peut-être, en personne, devient le maître de ceux qui se disent représenter Dieu, et c'est pour cette raison que je me méfie des vérités que l'on prétend divines, des signes que l'on affirme sacrés, des livres que l'on jure avoir reçus des anges.

- Tu dois partir Jahangir, tu dois le faire pour sauver ta femme, ma fille, de ce que nous réserve ce régime.

- Partir ? Pour aller où ?

- Peu importe, l'enfer c'est ici, pas là-bas.

Ce furent les dernières paroles prononcées par Mehrdad avant qu'une voiture ne s'arrête. Ils sont descendus du véhicule, ils étaient quatre. Pas un cri, pas un regard pour les voisins. Ils ont enfoncé la porte presque sans effort et entraîné le patriarche dans le néant des oubliettes. Mehrdad était membre de l'ordre Nématollahi des Soufis¹, il n'en fallait pas plus, il n'en fallait pas moins. Ils l'ont probablement placé au secret à la terrifiante prison de Fajr Qom. On n'entre pas à la prison de Fajr Qom, on y est englouti, avalé, digéré. On ne sort pas de Fajr Qom, pas vivant, pas entier.

.

Au cœur du Brabant-Wallon, perdue au milieu d'une immensité, d'un assemblage fait de champs, de bois et de collines, se trouve une bâtisse énorme que l'on nommerait château si elle n'avait pour origine d'autres usages, c'est à dire servir d'écurie, de grange et de coffre-fort à toutes les récoltes que les moines de Villers-la-Ville accumulaient en s'enrichissant à chaque fenaison, pour la plus grande gloire de Dieu et le plaisir cupide de ses serviteurs. Que Dieu puisse s'enrichir, cela prête à sourire, que les moines s'en vantent, cela n'en est pas moins drôle quand on tient compte qu'ils ont fait vœu de pauvreté et que, malgré le nombre impressionnant de fermes et de propriétés essaimées à travers le pays, ils n'en continuent pas moins à solliciter la charité !... Mais ne nous étendons pas sur la Ferme de la Ramée, elle est d'un autre siècle, elle est devenue le lieu que l'on se dispute pour y faire un « beau mariage ». Ce qui nous intéresse dans cette histoire se trouve juste à côté. Il y avait, voici quelques années encore, une poignée de religieuses faisant partie de l'ordre du Sacré-Cœur. Cette minorité de femmes gardaient, précieusement protégées par les murs du couvent, quelques vieilles saintes, le temps qu'elles se décident à pousser le soupir que l'on prénomme le dernier. Ce n'était pas à proprement parler un mouroir, ces derniers manquent d'humanité, mais c'était de ces lieux où l'on trouve la quiétude et le calme nécessaire pour y fermer les yeux. Bien évidemment, les religieuses cherchaient à faire survivre leur patrimoine en organisant, de loin en loin, quelques séances de retraites qui malheureusement n'arrivaient pas à couvrir ne fût-ce que les frais de chauffage. Pas étonnant, dès lors, que le couvent fût vendu. Pourtant, il n'y a pas vingt ans,

¹ Le soufisme (en arabe : تصوف [taṣawūf]) est une quête ontologique et religieuse dans l'Islam spirituel, mystique et ascétique de l'Islam.

cette oasis de paix et de prière était encore présente et il est important de se rendre compte de la disposition des lieux si l'on veut comprendre l'aboutissement de cette histoire.

Une simple grille de fer forgé sépare l'entrée de la propriété d'une route sur laquelle quelques voitures *déboient* à toute allure. Juste adossée à ce semblant de fermeture, une conciergerie abritait un couple séculier qui, en échange de quelques tâches, s'offrait un toit pour un loyer presque inexistant.

Ce bâtiment une fois dépassé, la route plonge vers un étang, séparé cependant par une étendue d'herbe soigneusement entretenue. Au milieu de ce parc, celui qui possède le don d'observation découvrira deux sortes de mamelons construits à l'aide de morceaux de roche soigneusement enterrés sous le sol. Ces grottes artificielles, vestiges d'une autre époque, sont en fait des *glacières* dans lesquelles on stockait des prélèvements de glace arrachés à l'étang durant la froide saison.

Les moellons de roche gardaient précieusement le froid, protégé de l'extérieur comme en un thermos géant grâce à l'isolation naturelle du sable et de la terre qui au-dehors, se marient si bien au jardin qu'un regard non averti ne les apercevrait probablement jamais.

Depuis, les temps modernes ont apporté dans leurs bagages une invention appelée *frigo*. Dès lors, les glacières ne serviront plus qu'à des jeux pour les enfants venus suivre une retraite ou peut-être, de loin en loin, d'abris ou de décors à quelque crèche vivante.

Le jardin de ce couvent-hôpital est immense. Cependant, malgré l'étendue de la propriété, les fleurs y abondent et sont délicatement entretenues par des mains de jardinier que l'on aurait dit absentes, tant elles font preuve de discrétion.

De loin en loin, quelques arbres majestueux, séculaires probablement, semblent tendre leurs branches en direction du ciel comme si, par ce geste, ils voulaient témoigner du foisonnement de prières qui s'envolaient sans discontinuité d'une petite église adossée aux bâtiments. Le silence de ces lieux est déjà en soit une oraison, la disponibilité et l'écoute des religieuses, presque une médecine contre tous les maux. La règle de silence n'était pas de mise pour cette congrégation, la parole se faisait donc entendre elle n'était pas rare et les éclats de rire semblaient surgir du néant comme une sorte de musique dont on ne se lasse pas, presque un sourire de carillons.

En quittant le bâtiment, si l'on reprend le chemin qui mène à la sortie, on découvre, à quelques mètres à peine, une sorte de croisement si discrètement dessiné que peu de visiteurs remarquent, à moins de s'y déplacer à pied. Si la curiosité vous aiguillonne, vous aurez remarqué que, tout au long de ce chemin, la nature semble reprendre ses droits en donnant cette illusion sauvage que l'on s'éloigne de l'humain. De fait, si l'humain peut y glisser ses pas, il n'y est le bienvenu que le temps de s'incliner devant un carré de tombes joliment et simplement garni de petites croix en fer. Fixés sur ces dernières, les noms d'une centaine de religieuses fréquentent, sans ostentation, une date de naissance et une date de renaissance que nous appelons la mort. C'est là que reposent tant de femmes qui ont préféré Dieu au point de s'y consacrer et je pense que le mot dans de telles circonstances est particulièrement bien choisi.

Les portes du parc de ce couvent ne sont jamais fermées. Personne n'y songerait, ce serait comme ensevelir la lumière, l'aube peut-être aussi ; en tous les cas, ce serait comme étreindre la nuit.

Cette oasis de prières est, comme nous l'avons déjà écrit, isolée dans une immensité sur laquelle, de loin en loin, un tracteur se matérialise pour y blesser la terre. Les oiseaux sont nombreux et peu farouches puisque toujours les bienvenus. Quelquefois, en plein cœur de l'hiver, quand la neige prend la relève et que le gel fait sa colère, le regard peut être surpris par le déplacement de quelque chevreuil qui prend la ligne d'horizon comme un chemin joliment coloré par l'embrasement d'un soleil assoupi. C'est cela que j'appelle La Ramée ; ce ne sont pas les écuries, ce ne sont pas les granges gigantesques, ce ne sont pas non plus les bâtiments anciens ni même le couvent, et encore moins ce qui l'entoure, non, ce n'est rien de ces détails qui, pris chacun séparément, ne représentent que peu de chose. La Ramée, c'est tout cela réuni, c'est un ensemble et c'est d'une incommensurable beauté.

Le soir venu, alors que les sœurs s'enferment dans l'église pour y chanter la gloire de Dieu, le concierge profite de ce moment pour promener son chien. Faut-il en conclure que l'animal a besoin de mouvement ? Non, puisqu'il a la chance de ne connaître ni chaîne ni laisse et que la liberté de mouvement lui est tout aussi familière que la gamelle avalée à grand bruit. Qu'importe la raison ! le concierge aime sa promenade, le chien le concierge. Il n'est guère étonnant que leurs pas s'unissent gentiment dans le silence de la nuit naissante. Étrange, me direz-vous : alors que cet homme et son chien profitent de ces instants pour se dégourdir, au même moment, à quelques milliers de kilomètres de cet endroit, un couple marche aussi, mais pour de toutes autres raisons. Il est quelquefois des situations qui interpellent car, si un géant avait eu l'idée de tirer un trait entre ces êtres si différents, il aurait remarqué que chacun avance en direction de l'autre. Plus étrange encore serait de faire le lien entre ces deux âmes qui prient en invoquant le nom d'*Allāh* et ces religieuses, elles aussi voilées, qui, d'un élan tout aussi convaincant, saluent le nom de Dieu. Il est des mystères que je ne comprends pas. Il est des mystères qu'il ne sert à rien de nommer, on peut les décrire, mais en les respectant.

Retrouvez Tant de Silences..!

[Sur encrerouge.fr](http://Sur.encrerouge.fr)